

CHAPITRE X.

KALAVATTY RESSUSSITÉE PAR CHRISTNA.

Nous n'avons jamais eu la pensée d'étudier Christna thaumaturge, parce qu'il est de ces impossibilités rationnelles qui ne se discutent point quand on a quelque souci de la logique et du bon sens. Aussi tenons-nous tous les miracles quels qu'ils soient pour des impostures sacerdotales.

Depuis le commencement de ce siècle, la science allemande a entassé volumes sur volumes pour admettre ou repousser la possibilité des miracles attribués à Jésus; la majeure partie de l'œuvre de Strauss se meut sur ce terrain, et c'est presque avec un respectueux regret que le philosophe démolit pièce à pièce l'œuvre devant laquelle il ne peut s'incliner sans sacrifier sa raison.

Ces travaux ont sans doute leur utilité auprès de certains esprits, mais ils sont généralement peu goûtés, croyons-nous, dans la patrie de Voltaire où nul ne se sent le courage de lire d'indigestes *in-folios* qui se donnent la peine de prouver gravement, sérieusement, en lui appliquant les règles de critique ordinaire, que le miracle est impossible *comme contraire aux lois de la nature*.

Il importe peu de délayer cela en deux volumes; dès que vous passez le miracle au creuset de la raison, il en sort une négation tellement rigoureuse et évidente qu'il n'est pas besoin

d'autre preuve. Discuter le *miracle*, c'est-à-dire une *absurdité*, c'est habituer sa raison à une fausse gymnastique qui conduit facilement aux pétitions de principe et à l'erreur.

Credo quia absurdum, disent les docteurs de Rome. Nous allons vous prouver par la logique, la dialectique et la critique rationnelle que l'absurde ne peut pas exister, répondent les savants de l'Allemagne. Est-ce que l'absurde se discute? réplique le bon sens de la France.

Et voilà pourquoi on ne fait pas chez nous de gros livres pour prouver que la lumière éclaire parce qu'elle n'est pas les ténèbres, que ce qui est *contre nature* ne peut exister par des causes naturelles, que ce qui est contraire aux lois de la raison n'existe pas pour la raison.

On se contente de dire *je vois!* ou *je nie!* et cent volumes d'exégèse et de syllogismes germaniques n'ajouteront rien à notre affirmation ou à notre négation quand nous sommes en présence d'un fait qui prétend exister ou ne pas exister en dehors des lois de la nature et du sens commun.

L'époque n'est pas éloignée où l'on considérera tous ces prétendus savants allemands qui, avec leur grosse érudition, partent en guerre sur cette proposition: « Faut-il admettre ou repousser les miracles? » du même œil curieux que nous regardons certains scolastiques du moyen âge qui disputaient pour savoir si la sainte Vierge avait ou n'avait pas ressenti les effets d'une conjonction charnelle ordinaire lorsque le Saint-Esprit s'était uni à elle pour la féconder.

Comme tous les pasteurs d'hommes, Christna a tenu à prouver son origine céleste par de nombreux miracles; on emplirait des volumes avec la simple nomenclature des hauts faits que la tradition et les poèmes indous lui prêtent. Il en est de tellement extraordinaires que nous comprenons que les apôtres n'aient pas osé les prêter à leur Christ.

Ainsi le roi Angachouna, partisan du Christna, ayant déclaré

la guerre au tyran Kansa et l'ayant tué de sa propre main à la tête de ses troupes dans une grande bataille qu'il lui livra, Christna ressuscita d'un geste tous les soldats, au nombre de trente mille, qui avaient succombé dans le combat. Seul, le corps de Kansa resta sur le terrain où il fut dévoré par les animaux immondes.

La célèbre multiplication des cinq pains à l'aide de laquelle Jésus nourrit cinq mille personnes n'est rien à côté de la multiplication des trois manganis de riz (trois poignées) dont Christna nourrit l'Inde entière pendant une famine ; et Lazare sortant du tombeau est un bien maigre tour de force de Jésus, en face des quarante mille bergers tués d'un coup de foudre dans les plaines de Somapoor, et que Christna rappela à la vie d'une parole.

Les apôtres furent obligés de soumettre la légende aux nécessités de leur temps et, à part cet absurde massacre des innocents, impossible à l'époque où on le place et qui, à lui seul, suffirait à déceler l'imposture, ils n'en prirent que les côtés les plus accessibles et les moins merveilleux. Il en reste encore assez cependant pour qu'on puisse signer un certificat d'origine.

Voici, d'après le *Hari-Pourana*, le miracle de la résurrection de Kalavatty, fille du roi Angachouna, miracle que les quatre évangélistes ont rajeuni à leur manière dans le récit de la résurrection de la fille de Jaïre, chef de la synagogue.

« Le roi Angachouna faisait célébrer avec grande pompe à sa cour les fiançailles de sa fille, la belle Kalavatty, avec le jeune fils de Vamadéva, le puissant roi de l'Antarvédi, nommé Govinda.

« Or, comme Kalavatty se réjouissait dans les bosquets avec ses compagnes, elle fut piquée par un serpent et mourut. Tous les assistants furent plongés dans la désolation, Anga-

chouna déchira ses vêtements, se couvrit de cendres et maudit le jour où il était né.

« Tout à coup une grande rumeur éclate dans le palais, et on entend les cris suivants mille fois répétés : Pacya pitaram ! pacya gourum ! Voici le père ! voici le maître !

« Et Christna s'approche en souriant, appuyé au bras d'Ardjouna : J'ai appris, dit-il, que vous vous réjouissiez ici, et je suis venu, car la joie des cœurs purs fait le bonheur des cieux.

« Mais pourquoi les cris de douleur ont-ils succédé aux chants des plaisirs?... Maître ! s'écrie Angachouna en se jetant à ses pieds et les inondant de ses larmes, voilà ma fille, et il lui montre le corps de Kalavatty étendu sur une natte, couvert encore de ses bijoux de fête.

« Pourquoi pleurez-vous ? répondit Christna d'une voix douce, ne voyez-vous pas qu'elle dort ? écoutez le bruit de sa respiration semblable au souffle de la nuit qui agite les feuilles du margousier.

« Voyez ses joues qui se colorent, ses yeux dont les cils tremblent comme s'ils allaient s'ouvrir, ses lèvres s'agitent comme pour parler ; elle dort, vous dis-je, et tenez, la voilà qui s'agite... Kalavatty, lève-toi et marche !

« A mesure que Christna parlait, le souffle, la chaleur, le mouvement, la vie, revenaient peu à peu dans le cadavre, et la jeune fille, obéissant à l'injonction de l'homme-dieu, se leva de dessus sa couche et rejoignit ses compagnes.

« Et la foule émerveillée s'écriait : Celui-ci est un dieu, puisque la mort n'est pas plus pour lui que le sommeil ! »

(Extrait du *Hari-Pourana*.)

Ceci nous suffit pour arriver à notre conclusion, et nous renvoyons les lecteurs, curieux de ces légendes sur les vierges et les incarnations de l'Inde, au prochain ouvrage que nous

allons bientôt publier sous ce titre : *Histoire des vierges*. Ce livre contiendra tous les récits poétiques, toutes les traditions, toutes les légendes que nous n'aurions pu donner dans nos précédentes études orientales, sans accorder trop de place au merveilleux et affaiblir notre discussion.

Pour résumer d'un mot tout ce que nous venons d'exposer et toutes les croyances religieuses des Indous, on peut dire :

— Que cet univers, né d'une incarnation de la puissance créatrice de Swayambhouva, l'Être existant par lui-même, se maintient, se conserve, se transforme, se perfectionne par les perpétuelles incarnations de la puissance divine, qui n'abandonne jamais son œuvre. —

C'est cette foi aux constantes incarnations de la pensée éternelle, qui a fait que les peuples anciens, avides de rencontrer ces manifestations célestes, voyaient des dieux dans tous leurs grands hommes, et les faisaient remonter aux cieux, dont ils les croyaient descendus; et c'est, n'en doutons point, la pensée d'utiliser cette croyance générale, base de toutes les théologies égyptiennes, phéniciennes, grecques, judaïques depuis les captivités, magiques et druidiques, qui a poussé quelques philosophes de l'école d'Alexandrie à rajeunir la vieille incarnation indoue de Christna, pour mettre sous sa protection leur enseignement moral.

CHAPITRE XI.

L'INCARNATION, TRANSMIGRATION DES DIEUX.

(Un texte du *Vridha-Manava*.)

Parmi les trop rares textes du *Vridha-Manava*, il en est un bien curieux qui démontre combien étaient étroits les rapports de l'incarnation et de la métempsycose ou transmigration dans le système religieux des Indous, rapports que nous avons déjà signalés.

« Les dieux (dévas) des cieux inférieurs peuvent être appelés sur la terre, sous mille transformations différentes, par les besoins de la création, mais les migrations de l'immortelle tridandi (qui a trois pouvoirs, la trinité) ne peuvent descendre au-dessous de l'homme. »
(*Vridha-Manava*.)

En d'autres termes, les anges, séraphins et esprits inférieurs peuvent revêtir n'importe quelle forme, mais les dieux de la trimourty ne s'incarnent que dans la forme humaine; c'est le degré où s'arrêtent leurs migrations passagères.

L'incarnation est donc regardée comme une espèce de métempsycose à laquelle, à des degrés différents, sont soumis les dieux.

CHAPITRE XII.

LA TRANSMIGRATION DES AMES ET LE SPIRITISME DANS L'INDE.

Un texte du *Bagavatta*, que nous avons cité dans la première partie de cet ouvrage, se termine par les paroles suivantes :

« Longtemps avant qu'elles se dépouillent de leur enveloppe mortelle, les âmes qui n'ont pratiqué que le bien comme celles des sannyassis et des vanaprasthas, acquièrent la faculté de converser avec les âmes qui les ont précédées au swarga, c'est le signe pour elles que la série de leurs transmigrations sur la terre est terminée. »

Ce passage d'un des ouvrages théologiques les plus estimés des Indous, contient en principe toute la doctrine des pitris ou âmes purifiées, qui n'était entièrement dévoilée, dans l'Inde ancienne, qu'aux initiés des classes supérieures. Un volume suffirait à peine à exposer cette doctrine et à narrer les faits réellement curieux qui s'y rattachent et dont nous avons été témoin pendant les longues années que nous avons passées dans l'Inde. Aussi devons-nous nous borner à indiquer l'esprit de ces croyances qui se rattachent également aux mythes de l'incarnation et de la transmigration.

Nous retrouverons plus tard ce jalon que nous plaçons ici,

et nous pourrions, dans un ouvrage spécial, satisfaire les lecteurs que les études sur le magnétisme et le spiritisme dans l'Inde pourront intéresser.

Dans le cadre qui circonscrit actuellement notre pensée, nous ne pouvons que constater et caractériser la croyance.

Les brahmes croient et enseignent que l'âme de l'homme, partie de la goutte d'eau fécondée par la chaleur, et dans laquelle Dieu envoie un principe de vie, après avoir traversé toutes les séries des migrations qui lui sont imposées sur la terre, arrive, dans son dernier état de transformation, à entrevoir la solution de quelques-uns des grands problèmes de la vie et de l'avenir de l'humanité, non directement et par elle-même, mais en acquérant la faculté de communiquer avec les esprits (pitris) dégagés de leur forme terrestre, qui, tout en étant eux-mêmes en train de se transformer dans des sphères supérieures pour monter jusqu'à Paramatma, la Grande Ame, n'ont perdu ni le souvenir ni l'affection de notre pauvre humanité et s'emploient à l'éclairer et à la guider.

Seules, les âmes qui ont longtemps pratiqué le bien, et pour ainsi dire à la dernière étape de la vie, atteignent à cette faculté de communication qui possède trois degrés différents.

Les âmes sont d'abord *conscientes*, c'est-à-dire sentant l'influence des esprits, et agissant sans direction occulte.

Puis elles deviennent *auditives*, c'est-à-dire entendant la voix des esprits.

Et enfin le troisième état auquel elles parviennent est celui de *voyantes*, c'est-à-dire pouvant apercevoir dans leur extase soit les esprits amis qui les dirigent, soit les sphères et cieux inférieurs qu'elles vont habiter bientôt, car l'âme voyante est avertie, par ce troisième degré de communication, que le moment n'est pas loin où elle va se dépouiller de son enveloppe mortelle.

Fort peu d'âmes peuvent arriver à la lucidité de la vue, et

il faut, pour conquérir cette faculté dernière, signe d'adieu définitif à cette planète, des centaines de vies humaines passées dans la contemplation divine.

L'Inde ancienne compte, au milieu de ses merveilles théologiques, plusieurs sannyassis et fakirs, dont la faculté voyante a été ravie par delà les seize cieux d'Indra jusqu'au veikonta, séjour de la trimourty. Ceux ravis jusqu'aux cieux d'Indra se comptent par milliers.

Saint Paul, ce sannyassi moderne, n'est parvenu, lui, qu'au septième ciel.

Il n'est pas un Indou qui ne s'incline, depuis des milliers d'années, devant cette doctrine des pitris, qui par infiltration de l'Inde devint, dans l'antiquité, le culte des mânes ou esprits du foyer, et qui semble renaître de nos jours sur les ruines du christianisme.

Dans quel cercle de folies ou d'espérances sublimes s'agite donc l'humanité ?

CHAPITRE XIII.

LA FEMME TELLE QUE L'A FAITE LE PRÊTRE DANS LA SOCIÉTÉ BRAHMANIQUE.

L'Inde entière était courbée sous le joug brahmanique. Le brahmatma (chef suprême religieux) régnait en Asgartha, la ville du soleil, et du cap Comorin aux pics de l'Himalaya et aux plaines de Burmah, des ruines d'Anouradhapoor, la vieille cité lacustre, au pays de Sindhu, pas un souffle de liberté ne s'élevait de la terre, pas une voix ne faisait entendre une protestation; cinquante millions d'hommes travaillaient, priaient, se réjouissaient ou pleuraient sur le signe d'un prêtre.

Les rois, les xchatryas étaient les esclaves de la caste sacerdotale, et tous les autres hommes étaient les esclaves des rois.

Le vayssia faisait le commerce, élevait des troupeaux, cultivait la terre, fouillait les mines pour engraisser l'oisiveté des brahmes et des aryas, ces classes dirigeantes des temps anciens.

Le soudra, c'est-à-dire le peuple, servait et traçait son sillon comme la bête de somme; lui seul supportait le fardeau social, et quand il s'arrêtait, il recevait le fouet et la bastonnade, et dans cette admirable société théocratique, basée sur la soumission aveugle de chaque caste à la caste supérieure